



HAL
open science

ASPECTS DE L'ANTIAMERICANISME CONTEMPORAIN

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. ASPECTS DE L'ANTIAMERICANISME CONTEMPORAIN. 2003. hal-01756426

HAL Id: hal-01756426

<https://hal.science/hal-01756426>

Preprint submitted on 2 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

ASPECTS DE L'ANTIAMERICANISME CONTEMPORAIN

P. CARMIGNANI
Université de Perpignan-Via Domitia

L'ANTIAMERICANISME, phénomène fort ancien, contemporain de l'émergence de la nation américaine, se porte comme un charme et connaît aujourd'hui un remarquable regain de vigueur dont témoignent les multiples émissions, articles et ouvrages consacrés au sujet. Citons entre autres, *L'Obsession anti-américaine* de Jean-François Revel ; *L'Ennemi américain : Généalogie de l'anti-américanisme français* de Philippe Roger ; mentionnons également l'essai d'Emmanuel Todd, *Après l'Empire : Essai sur la décomposition du système américain* ; l'ouvrage de Ziauddin Sardar et Merryl W. Davies, *Why do people hate America ?* (Cambridge, Icon Books, 2002, paru en français aux Éditions Fayard sous le titre de *Pourquoi le monde déteste-t-il l'Amérique*) et enfin, l'étude de Mario Roy, *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*. Précision, sans doute superflue : il ne s'agit là que d'un échantillonnage : les titres se comptant par dizaines, il est hors de question de céder au vertige de l'exhaustivité.

La diversité des titres et des approches conduit d'ailleurs à se demander s'il existe un antiaméricanisme ou plusieurs ? Il conviendrait, me semble-t-il, de distinguer l'antiaméricanisme primaire, viscéral voire hormonal, qui relève de la physiologie ou de la pathologie, de l'antiaméricanisme secondaire, argumenté, raisonné sinon raisonnable, relevant de l'idéologie ou – dans le meilleur des cas – de l'intellect... C'est, *a priori*, de cette seconde variété que j'aimerais traiter.

L'essor du phénomène et cette inflation d'études ou de commentaires sont bien évidemment liés au *statut de superpuissance des États-Unis* (un « empire par invitation »), à leur rôle historique de *laboratoire de la démocratie* et à leur fonction de *moteur de la mondialisation libérale*. Il est donc légitime de s'interroger sur la nature, la généalogie et l'évolution probable de l'antiaméricanisme.

Mais, vous m'accorderez qu'envisager de le faire dans le cadre d'une conférence relève de la gageure sinon de l'inconscience. Cela dit, je vais essayer de relever le défi, mais il ne saurait être question que d'indiquer quelques pistes de réflexion ou hypothèses.

Seconde remarque préliminaire : parler d'antiaméricanisme implique, par définition, d'instruire le procès des États-Unis or tout procès digne de ce nom devrait être instruit à charge et à décharge : en l'occurrence, je n'aurai pas d'autre choix que d'assumer le rôle de procu-

reur et de me livrer à un réquisitoire, ce qui est contraire à ma démarche d'universitaire, toujours dictée par le souci de donner une vue équilibrée de toute question traitée.

Cela dit, dernière remarque préliminaire, mon objectif n'est naturellement pas de vous faire aimer ou détester les États-Unis, mais d'amener chacun d'entre vous à réfléchir aux motivations de son attitude à l'égard des États-Unis, qu'elle soit teintée d'*américano-phobie* ou *-philie*, car selon un de mes maîtres à penser, le philosophe, M. Merleau-Ponty, il ne faut « jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec ses propres évidences ».

Perspective diachronique

Bien que le dictionnaire *Le Robert* situe l'apparition du terme "antiaméricanisme" en 1948, le phénomène est très ancien puisque dès le XVIII^e siècle, le siècle des Lumières, l'anti-américanisme devient « une sphère de discours largement autonome par rapport à la réalité » (Ph. Roger), discours alimenté par toute une cohorte de penseurs et d'intellectuels français : le comte de Buffon (qui voit le Nouveau Monde comme un « *désert stérile et immense* »), Baudelaire (l'Amérique est selon lui « *une barbarie éclairée au gaz* »), Clémenceau (« *Les États-Unis sont le seul pays à être passé de la pré-histoire à la décadence sans passer par le stade de la civilisation* »), Claudel, Maurras, Sartre (« *l'Amérique a la rage* »), Aron, Bernanos (« *l'Amérique est une maladie de la civilisation* »), etc. L'antiaméricanisme français devient très rapidement « *un kit idéologique inusable* » qui serait, selon la thèse très intéressante de Philippe Roger, le prolongement de notre anglophobie viscérale. Cela dit, il y a d'autres facteurs qui sont intervenus dans l'émergence de ce phénomène. Aussi avant d'évoquer la situation actuelle, il convient de rappeler quelques données fondamentales.

S'agissant de l'Amérique, il ne faut jamais perdre de vue l'interpénétration constante du mythe, de la religion, du sacré, de l'idéologie et naturellement de la politique : cf. A. Tocqueville : « *Je ne sais si tous les Américains ont foi dans leur religion, mais je suis sûr qu'ils la croient nécessaire au maintien des institutions républicaines* ». Opinion corroborée par l'affirmation du Président Eisenhower selon laquelle : « *Notre gouvernement n'a pas de sens s'il n'est fondé sur une foi religieuse intensément ressentie, et peu importe de quelle foi il s'agit* ». L'attitude à l'égard de la religion est plus importante que l'objet de la dévotion des Américains ; l'essentiel est de montrer que l'on a foi en quelque chose qu'il s'agisse de Dieu, de *l'American Way of Life* ou de la démocratie.

Autre donnée de base, absolument fondamentale, l'Amérique, fille du mythe, a donné naissance à une grande variété d'utopies :

1. d'ordre temporel (l'Eldorado, le Rêve américain) : l'Amérique est la « *seule nation qui puisse s'enorgueillir d'avoir donné naissance à un rêve et lui ait donné son nom : le rêve américain* » (L. Trilling)

2. d'ordre spirituel (l'Âge d'or, la Terre promise) : l'histoire américaine serait une seconde Genèse mise en œuvre par un nouvel Adam et un nouveau peuple élu (*God's Chosen People*). Quelques citations s'imposent :

« Nous autres Américains, nous sommes le peuple élu, singulier – l'Israël de notre temps ; nous portons l'arche des libertés du monde [...] Dieu nous a destinés à de grandes choses, et l'humanité les attend. » (H. Melville)

Le mythe américain voit l'histoire sous le signe du renouveau, du recommencement comme en témoigne ce que publiait, en 1839, la *Democratic Review* : « *La naissance de notre nation a marqué le commencement d'une nouvelle histoire qui nous détache du passé et nous rattache exclusivement à l'avenir.* »

Plus près de nous F. D. Roosevelt déclare en 1937 : « *Nous nous sommes consacrés à l'accomplissement d'une vision* ».

L'idéologie américaine s'adosse au sacré et s'appuie sur les trois confessions majoritaires aux USA : le Protestantisme, le Catholicisme et le Judaïsme ; c'est là une particularité essentielle, qui explique que « *L'Amérique soit une institution missionnaire qui prêche un évangile à l'humanité.* » Lequel ? Celui de l'*American Way of Life*, de la démocratie et du libéralisme économique.

Nous en appellerons à deux autres auteurs pour corroborer notre interprétation : G.-A. Astre, qui pose au départ de son analyse de l'idéologie américaine que : « Les États-Unis sont pour une large part le produit d'un rêve... Le rêve sert ici de référence première, l'Histoire ne vient qu'ensuite [...] encore le fait-elle à regret. Dès ses origines ce peuple d'un Nouveau Monde s'est installé dans le rêve en même temps qu'il faisait le plus grand cas des hommes du négoce et de l'argent » et, spécialisation oblige puisque mon domaine est la littérature américaine, W. Faulkner écrivant dans « *On Privacy* » que :

Le rêve, l'espérance, la condition qui est la nôtre, nos ancêtres ne nous les ont pas léguées, à nous leurs héritiers et ayants droits : bien plutôt ils nous ont légués, nous leurs successeurs, au rêve et à l'espérance. On ne nous a même pas donné la chance d'accepter ou de refuser le rêve, parce que le rêve nous possédait et nous tenait déjà à notre naissance.

Que l'on souscrive à cette interprétation ou que l'on s'inscrive en faux, il n'en reste pas moins que l'Amérique, en tant que laboratoire social et utopie expérimentale, présente un cas d'école d'une remarquable netteté qui corrobore la nécessité – dans l'étude de tout phénomène social – de penser le réel à partir de l'irréel : « *Dans toute l'histoire il y a un quart de*

réalité, trois quarts au moins d'imagination et [...] ce n'est point sa partie imaginaire qui a de tout temps agi le moins puissamment sur les hommes. » (Bakounine).

Ceci posé, j'aimerais également rappeler 3 événements déterminants dans l'histoire des relations États-Unis/Europe :

1. La Doctrine de Monroe (du nom du 5^e Président des États-Unis, James Monroe qui l'a exposée le 2 décembre 1823) fondée sur deux principes : la non-colonisation (d'une partie des Amériques par quelque puissance européenne que ce soit) et la non-intervention de l'Europe dans les affaires de l'Amérique et de l'Amérique dans les affaires européennes. Cette doctrine instaure une stricte séparation entre l'Ancien Monde rétrograde et corrompu et le Nouveau Monde source de liberté, progrès, démocratie... Elle constitue la source d'une contradiction fondamentale entre le rêve d'isolement et la réalité de l'engagement qui dominera toute la politique étrangère des États-Unis qui, tel un moteur à deux temps, va fonctionner sur l'alternance expansionnisme/isolationnisme.

2. L'émergence du concept de "Destinée Manifeste" que l'on doit à un journaliste John O'Sullivan (1845), et qui deviendra le mot d'ordre des nationalistes américains : « L'accomplissement de notre destinée manifeste est de nous répandre sur tout le continent que la Providence nous a donné, afin que se développent librement nos millions d'habitants dont le nombre augmente chaque année. »

3. La guerre hispano-américaine de 1898 : date importante dans la détérioration des relations entre les États-Unis et l'Europe (et la France en particulier) et revirement de la politique étrangère américaine qui va s'adonner aux délices de l'expansionnisme et de impérialisme.

Quelle est la situation aujourd'hui ?

Il convient d'évoquer quelques données objectives constituant le passif des États-Unis (comme indiqué, j'instruirai à charge et n'évoquerai pas l'actif indéniable de la civilisation américaine), source de l'antiaméricanisme contemporain. Les faits que je vais rapporter sont les conséquences directes du statut de superpuissance des USA.

Rappelons que pour mériter le titre de "superpuissance mondiale", un pays doit occuper le premier rang dans quatre domaines : économique, technologique, militaire et culturel (J.-F. Revel) ; c'est bien le cas des États-Unis, et on peut même parler aujourd'hui d'hyperpuissance (H. Védrine), d'hyper-impérialisme fondé sur la maîtrise de la technologie et de l'information voire d'Amérique-monde. Bref, les décisions souvent unilatérales des États-Unis influent sur des millions de gens et alimentent le phénomène que nous nous efforçons d'analyser.

Que reproche-t-on aux États-Unis ?

Tout et son contraire : de monopoliser la richesse, de polluer l'environnement, de ne pas aider les pays pauvres, d'utiliser le libre-échange à sens unique, de soutenir aveuglément à Israël, d'être arrogants, d'être une pseudo-démocratie ou une démocratie restreinte, de trop intervenir dans les affaires du monde ou pas assez, etc. Pour me faire l'avocat du diable, je rappellerai également :

1. Qu'entre 1890, date du massacre de Wounded Knee, et 2001 (opérations en Afghanistan), les États-Unis sont intervenus 134 fois dans des pays étrangers ;
2. Que depuis la 2^e guerre mondiale, ils ont imposé 104 sanctions économiques à divers pays ; rien que pour l'année 1998, les USA ont pris des sanctions contre 75 pays ;
3. Que depuis la 2^e guerre mondiale, ils sont intervenus dans le processus électoral de 23 pays et ont altéré le jeu normal des institutions démocratiques ;
4. Qu'on compte une présence militaire américaine dans 132 pays sur 192 ; leur budget militaire se chiffre à plus de 400 milliards de \$ soit la moitié des dépenses mondiales dans ce domaine ; le budget militaire de l'Europe est d'environ 100 milliards ;
5. Que les 280 millions d'Américains consomment plus de la moitié des biens et services du monde ;
6. Que les trois Américains les plus riches cumulent une fortune supérieure au PIB des 48 pays les moins développés qui soient ;
7. Que les États-Unis n'ont toujours pas ratifié divers traités sur la protection de l'enfance, l'interdiction des mines anti-personnel, l'instauration d'une Cour Internationale, qu'ils n'appliquent pas le protocole de Kyoto, refusent le principe de Précaution, se livrent à une forme de piratage biologique (concernant la flore, la faune, l'ADN des populations indigènes) dans les pays sous-développés, et tombent ailleurs sous le coup d'une accusation d'impérialisme culturel ou linguistique, ou de Macdonaldiser le monde, etc., etc.

C'est sur ce type de constat objectif mais interprété de manière très subjective que va se greffer l'antiaméricanisme contemporain.

Question centrale : qu'est-ce qui génère cette réaction de rejet ou cette incompréhension réciproque terreau de l'antiaméricanisme ?

De nombreuses hypothèses et théories ont été avancées, comme en témoigne l'abondante littérature consacrée à la question. Pour ma part, à titre personnel, et en tant que soit-disant spécialiste, fort conscient de ne pas savoir grand-chose (je revendique au mieux une docte ignorance), je serais tenté de mettre en avant les 5 facteurs suivants :

1. Les contradictions internes de la civilisation américaine.

L'Amérique souffrirait d'un dédoublement de la personnalité ("America has a *dual personality*", je souligne). Cf. *One Nation, Two Cultures* (la contre-culture révolutionnaire des années 60 et 70). L'affirmation est un peu brutale mais il n'en reste pas moins que la culture américaine, littéralement pétrie de contradictions et dominée par des oppositions de toutes sortes, relève manifestement du "régime schizoïde" (tel que l'a défini G. Durand) : la conscience comme le caractère national américain ont toujours été divisés au point qu'on a pu parler d'une « nation de schizophrènes éthiques¹ ». Impitoyable diagnostic que D. H. Lawrence, qui a admirablement compris l'âme américaine, corrobore quand il écrit qu'elle « est divisé entre ces deux tendances : l'innocence et le désir, le Spirituel et le Sensuel² », dualité renforcée par le manichéisme du puritanisme américain qui repose sur la distinction du pur et de l'impur, de la lumière et des ténèbres, de l'élection et de la damnation.

Sur cette question des contradictions inhérentes à la culture et surtout à la politique américaines, une citation et un témoignage irrécusable. La citation est tirée de l'ouvrage de Ziauddin Sardar et Meryll W. Davies, *Why do people hate America ?* p. 106 :

« Les valeurs américaines sont placées sur un piédestal mais elles sont systématiquement contredites dans la pratique. En politique, dans ses relations avec le reste du monde, l'Amérique a "deux poids, deux mesures" » ("*American values are placed on a pedestal but the practice consistently contradicts these values. Politically, America relates to the rest of the world in terms of double standards*").

Le témoignage est celui du Président Clinton qui, dans un discours à UCL en 1997, mit en relief avec une franchise sans précédent les contradictions fondamentales de la société et de l'histoire américaines :

« Nous sommes nés avec une Déclaration d'indépendance qui affirmait que nous avions tous été créés égaux et une constitution qui consacrait l'esclavage. Nous avons livré une sanglante guerre civile pour abolir l'esclavage mais nous sommes restés inégaux de par la loi pendant encore un siècle. Nous avons conquis le continent au nom de la liberté, mais ce faisant, nous avons chassé les Américains autochtones de leurs terres. Nous accueillons les immigrants, mais chaque nouvelle vague d'immigration s'est trouvée en butte à la discrimination. »

Autre contradiction : l'Amérique est un pays jeune, certes, mais ses schémas de pensée sont parfois rétrogrades car ils sont en partie hérités de la vieille Europe³.

1. Dommergues, *Les USA à la recherche de leur identité*, 191

2. *Études sur la littérature classique américaine*, 83.

3. Sur ce point deux citations, tirées de *Why do people hate America ?*, corroborent notre interprétation : "It was old ideas that Europe used to make sense of this newness...they [the settlers] brought with them the motifs, ways of thinking and self-perceptions of Western Christendom. In this new location, old ideas and reflexes began a new career of colonial domination" (p. 150)

Si la volonté de rupture avec le Vieux Continent a été le premier mobile des acteurs de la Conquête de l'Amérique, leur aventure s'est déroulée dans un cadre idéologique et conceptuel qui est longtemps resté celui de la vieille Europe. Rappelons – car on l'oublie trop souvent – que la tendance à ne voir dans l'aventure américaine que l'expression de l'esprit novateur de la Renaissance – que les premiers colons débarquèrent sur le continent nord-américain avec l'intention de mettre en œuvre un projet plus rétrograde qu'on ne l'imagine (« la Conquête s'effectua sous le signe d'une féodalité qui allait trouver au Nouveau Monde un second souffle⁴ ») et qu'ils étaient, pour la plupart, animés par le désir de maintenir, voire de rétablir un type d'organisation sociale corporatiste, rurale et féodale qui était en passe de disparaître en Europe. L'émigration hors d'Angleterre obéit donc à une double sollicitation paradoxale : « aller de l'avant en restaurant les temps anciens⁵ ».

De même, leur outillage mental – leurs schèmes de perception de la réalité, de l'espace et du temps – restera longtemps marqué par son origine européenne avant de s'adapter à un nouvel environnement. On peut légitimement affirmer avec D. H. Lawrence que : « Là est le vrai mythe de l'Amérique. Elle naît vieille, vieille, ridée et se tordant dans une vieille peau. Puis, peu à peu, il y a un dépouillement qui va vers une nouvelle jeunesse. C'est le mythe américain⁶ ».

Au fond, la jeunesse de l'Amérique est une vertu à conquérir ; ce n'est pas une qualité ou un apanage originels mais un objectif à atteindre.

2. La civilisation du Nouveau Monde s'adosse au sacré et l'Amérique se croit investie d'une mission divine, source de sa bonne conscience et de sa conviction d'incarner l'avenir.

« Its self-image and sense of identity has always been less concerned with history than with a vision of the future that requires a particular way of operating in the present [hence]: definition of the idea of American as the future. » (Why do...?).

Rappel du rôle de la Destinée manifeste (cf. O'Sullivan : « *We are the nation of human progress, and who will, what can, set limits to our onward march ? Who then can doubt that our country is destined to be the great nation of futurity ?* »)

Cette profession de foi, devenue collective, associée à la conviction que l'Amérique ne saurait se tromper (« *Most Americans are simply not aware of the impact of their culture and*

“ The old and familiar reflexes of thought shaped in the medieval power rivalry between Christendom and Islam were extended to manufacture the ideas, attitudes and means of dealing with Native Americans ”.

4. Th. Gomez, *L'Invention de l'Amérique*, 142

5. Pétillon, *L'Europe aux anciens parapets*, 55

6. D. H. Lawrence, 74.

their government's policies on the rest of the world. A vast majority simply do not believe that American has done, or can do, anything wrong » p. 9), explique en grande partie pourquoi l'image que les Américains ont d'eux-mêmes diffère autant de la perception qu'en a le reste du monde.

Œuvre dans le même sens, la sacralisation de la Constitution alors que loin d'incarner une sagesse intemporelle, elle n'est en fait qu'une réponse dictée par les circonstances aux problèmes du XVIII^e siècle (« *far from embodying timeless wisdom, [it] is a time-bound answer to 18th-century problems* » p. 166). Après tout, comme on l'a fait remarquer : « c'est tout de même pour ces Américains du XVIII^e siècle qu'ont été rédigés les textes qui maintenant encore régissent les droits et les devoirs de ceux qui sont nés à Palerme, à Varsovie, ou à Kyoto⁷ » : contradiction majeure, qui perdure toujours.

Aussi en période de crise, le discours politique se rabat-il systématiquement sur l'affirmation de la perfection des institutions et des principes fondateurs de la nation américaine perçus comme des « *immutable givens* », des données intangibles (« *Why, in the face of any issue or crisis, does political discourse fall back upon affirming the fundamental perfections of the idea of America as immutable givens ?* » 141).

En conséquence: « *What is at issue is how this sense of identity is employed to limit or act as a substitute for political debate* » (138)

3. La violence

Hypothèse fondamentale : « *Violence is central to appropriation, legitimation, and the self-identity of America* » (p. 173).

La violence est une des composantes essentielles de l'expérience américaine, la violence, dont on a dit à juste titre qu'elle hantait le déroulement même de l'histoire, de la politique, du théâtre, de la poésie, de la fiction et de la vie même du Nouveau Monde (« *It is there rather as Fate, as a brooding presence incidental to the unfolding alike of American history, politics, drama, poetry, fiction, life itself.* » Kay S. House, *Myth and Reality in American Literature*, Greenwich, Fawcett Publications, 1966, p. 280).

L'histoire des États-Unis est essentiellement une geste guerrière : émergence de deux schémas fondamentaux :

1. → le motif de la guerre contre la barbarie ou la sauvagerie incarnée par l'Indien. Il est lié à la Conquête de l'Ouest et au phénomène de la Frontière. Rôle du *Western* comme grille d'interprétation du monde ? Thèse intéressante mais discutable (« *The Western is not merely a hymn to violence, it is a view of the essential, inescapable and enduring necessity of*

7. G.-A. Astre, *Situation de l'idéologie aux U.S.A.*, Paris, Minard, Lettres modernes, 1980, 12.

violence to preserve civilisation » p. 173 / « *America globalised the world-view of the western as its political outlook on international affairs* » p. 177) ;

2. → motif de la guerre juste, de la guerre pour le droit liée au traumatisme de Pearl Harbour⁸.

Existence d'une "rhétorique" voire d'une "grammaire" de la violence guerrière qui structure parfois la vision du monde et le discours politique américains (« *The grammar of violence and the rhetoric of violence have become an integral part of the American political scene* » [p. 188]) : ultime avatar, la violence devient une forme de communication (« *Violence reified to a form of communication* » p. 186). Cf. citation de Th. Roosevelt : « Nul triomphe de la paix ne saurait égaler le triomphe des armes » (« *No triumph of peace can equal the armed triumph of war* »).

4. "Parochialism" & "bigotry" (soit l'esprit de clocher ; le provincialisme et l'intolérance) → rôle des media

Paradoxe fondamental : les États-Unis, société ouverte, cosmopolite ont une vision du monde étroite et bornée (« *An open society yet its media is intensely inward-looking and self-absorbed* »). Rôle des media, qui confortent les préjugés et favorisent une vision "monoculaire" :

« The power of the American media works to keep American people closed to experience and ideas from the rest of the world and thereby increases the insularity, self-absorption and ignorance that is the overriding problem the rest of the world has with America » (11)

« The American media is notoriously parochial [→] creation of a bland media monoculture. The exclusion of the rest of the world from the American sight is one of the most disturbing facts about American society » (87)

« The American media functions primarily to keep its American audience ignorant of the rest of the world ; it is interested in producing happy consumers, not informed, free-thinking citizens who question the foreign policy of their government » (90)

5. Une certaine incapacité à affronter la complexité (accusation de naïveté ?)

Comme le déclarent Ziauddin Sardar et Merryl W. Davies, « il est totalement irréaliste d'espérer qu'un individu soumis au régime de média exclusivement américains puisse comprendre la dynamique de la culture arabe » (« *It is quite unrealistic to expect that someone brought up on a diet of exclusively American media should comprehend the dynamics of Arab*

8. « American history is, on many levels, a war narrative. The motifs and rhetoric of its internal frontier war have been externalised as a means of understanding and shaping the world. Two myths being deployed : the myth of savage war based on the myth of the frontier ; the myth of good war summoned by the invocation of Pearl Harbour » (p. 190).

culture »). Malgré son côté excessif, ce constat n'est pas dénué de pertinence. Seule allusion à l'actualité que je me permettrai : Charles de Gaulle écrit dans ses *Mémoires de Guerre* : « Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples » ; il est à craindre que les Américains ne volent vers ce même Orient avec des idées simplistes ! *Live and learn*, comme on dit outre-Manche ou de l'autre côté de l'Atlantique...

Toujours est-il que je me risquerai à avancer l'hypothèse – aussi hardie que contestable – que les Américains, qui n'ont pas comme la vieille Europe fait l'expérience de la colonisation de l'Afrique ou de l'Asie, ne sont pas particulièrement aptes à affronter des cultures aussi radicalement différentes de la leur.

Autre argument, que je n'hésiterai pas à mettre en avant à l'appui de ma thèse : le rôle de pragmatisme, un des rares mouvements philosophiques authentiquement américains à avoir vu le jour dans le Nouveau Monde. Or le pragmatisme peut se définir comme une théorie de la connaissance, qui nie que cette dernière soit de nature théorique et contemplative : le vrai est ramené selon des modalités diverses à l'utile ; pour le pragmatiste, le but de la vie sera l'action (en grec : *πράγμα*) et non la spéculation. Sous sa forme la plus radicale, le pragmatisme enseignera la vérité de toute proposition qui conduit à un succès individuel ; mais, le plus souvent, les pragmatistes se contenteront d'affirmer que seules sont vraies les propositions qui peuvent être *vérifiées* par les faits objectifs.

Ajouter à cela – *qui bene amat bene castigat* – l'existence dans la culture et surtout la littérature américaines de ce qu'on pourrait appeler une veine anti-intellectualiste qui privilégie une forme de naïveté et d'innocence qui ne prédisposent guère à confronter la complexité et la diversité du monde monde environnant ; mais ce point appelle la contestation et invite au débat : nous y reviendrons très certainement dans la discussion qui va suivre, cet exposé.

Conclusion

Alors l'antiaméricanisme est-il condamnable ? – Non.

Faut-il s'en défendre totalement ? – Non.

Présente-t-il un intérêt ? – Oui, car l'antiaméricanisme nous en apprend davantage sur nous-mêmes que sur l'Amérique souvent méconnue (ce que l'on critique en autrui est souvent ce que l'on a refoulé en soi-même). Il nous permet notamment de prendre conscience du fait, douloureux pour notre orgueil européen que :

« La superpuissance américaine est due aux défaillances cumulées du reste du monde : la faillite du communisme, le naufrage de l'Afrique, les divisions de l'Europe, les retards démocratiques de l'Amérique latine et de l'Asie. » (J.-F. Revel, 40).

La source principale de l'anti-américanisme réside dans le constat que l'Europe a perdu au XX^e siècle le rôle qui était le sien depuis le XV^e siècle d'être le principal centre d'initiative et de conquête de la planète, son foyer artistique et scientifique majeur, et quasiment le maître de l'organisation politico-stratégique et de l'activité économique du monde (Revel, 15)

En outre, les USA sont un miroir grossissant et déformant tendu à l'Europe où nous pouvons reconnaître notre future image ; les USA – laboratoire de la démocratie et de la mondialisation libérale (rappelons que la mondialisation accompagne toute l'histoire du capitalisme) – anticipent souvent l'évolution des sociétés européennes.

Dernière vertu de l'antiaméricanisme : il relève de l'idéologie, ingrédient naturel de la vie sociale (noter d'ailleurs l'existence d'une contrepartie ou d'un pendant à l'antiaméricanisme européen ou hexagonal : la francophobie ambiante qui règne aux USA ; phénomène également ancien) et à ce titre, il permet d'aborder le problème passionnant que pose *l'idéologie* ou *l'adhésion du sujet social à une idée non fondée objectivement*. Rappelons qu'une idéologie est, selon L. Althusser :

un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée. [...] L'idéologie fait donc organiquement partie comme telle, de toute totalité sociale [...]. Les sociétés secrètent l'idéologie comme l'élément et l'atmosphère même indispensables à leur respiration, à leur vie historique. [...] L'idéologie n'est donc pas une aberration ou une excroissance contingente de l'histoire : elle est une structure essentielle à la vie historique des sociétés⁹.

L'antiaméricanisme se définirait, selon E. Conan (*L'Express* du 10/04/2003) : « non par l'hostilité aux États-Unis, mais par la manière déraisonnable, irrationnelle de l'exprimer : mépris des faits, démesure, mauvaise foi, mensonge historique, injures. C'est un mystère français : la critique des dirigeants américains, exercice légitime et plus que nécessaire compte tenu de leur style et de leur comportement présent et passé, dérape invariablement dans la bêtise antiaméricaine. »

Tous les observateurs ont noté l'illogisme foncier de l'antiaméricanisme qui « consiste à reprocher aux États-Unis tour à tour ou simultanément une chose et son contraire. C'est là un signe probant que l'on est en présence non pas d'une analyse mais d'une obsession ». (R, 21). Ajouter à cela ce que Revel appelle le « mécanisme du renversement des responsabilités » (172).

Ces croyances non fondées s'installent dans la tête du sujet social, non parce que celui-ci serait d'une inexplicable et improbable crédulité, mais parce qu'il a des *raisons* d'y croire. D'où le concept de *rationalité subjective* (pour désigner « ces raisons qui, bien qu'ob-

9. L. Althusser, *Pour Marx*, Paris. F. Maspéro, [1965], 1974, 238-239.

jectivement non-fondées, sont cependant bel et bien des raisons ») et l'intervention dans l'élaboration de l'idéologie de ce que R. Boudon appelle les effets de *position* (ou effets de perspective : dans toute interprétation d'un phénomène social, il faut tenir compte du fait que l'acteur social est situé : ce qu'il voit ici et maintenant dépend de sa localisation dans l'espace (la réalité est perçue plutôt sous un jour que sous un autre) et les effets de *disposition* (lié à la *doxa*, le savoir diffus que le sujet social tient de sa propre culture. Notons qu'il existe – outre les dispositions de type cognitif –, des dispositions d'ordre affectif et éthique) : ces deux concepts étant regroupés sous le terme générique d'effets de *situation*.

De ce point de vue, ayant trait à l'analyse des représentations sociales, l'antiaméricanisme se révélerait un terrain d'étude privilégié démontrant la nécessité d'accorder à l'irréel ou à l'imaginaire la part qui lui revient de droit une fois admis avec Émile Durkheim qu'une « société est constituée avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même » et j'ajouterai l'idée qu'elle se fait des autres : en l'occurrence, pour nous Européens, de nos lointains cousins Américains.

Aussi, pour clore cette esquisse de réflexion, je n'hésiterai pas, après d'autres spécialistes, à avancer l'idée que si en Europe « la politique et l'histoire restent notre scène primitive » (J. Baudrillard), c'est la sphère utopique et onirique qui joue ce rôle en Amérique. Et défendre cette hypothèse n'est une ultime nouvelle façon d'affirmer que « ce qui est la force vive d'un ensemble [social] donné, c'est bien l'utopie, l'imaginaire qui l'a constitué¹⁰ ». De ce point de vue, l'Amérique reste un cas d'école : tout découle de cette donnée première, et l'antiaméricanisme n'est qu'une réaction exacerbée à ce Rêve américain, qui semble parfois s'être transformé pour l'Amérique elle-même en « cauchemar climatisé » selon l'impitoyable constat de l'écrivain H. Miller.

10. M. Maffesoli, *La Contemplation du monde*, Paris, Grasset, 1993, 101.